

Fêtes du 9^e Centenaire du Miracle des Ardents

L'APOTRE SAINT MARTIAL

PANÉGYRIQUE

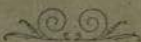
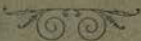
prononcé dans l'Église St-Michel-des-Lions de Limoges

le 19 Novembre 1894

PAR

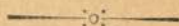
LE R. P. VAN DEN BRULE

de la Compagnie de Jésus


PRIX : 15 CENTIMES


LIMOGES
IMPRIMERIE PIERRE DUMONT
3, Rue du Clocher, 3

Fêtes du 9^e Centenaire du Miracle des Ardents



L'APOTRÈ SAINT MARTIAL

PANÉGYRIQUE

prononcé dans l'Église S^t-Michel-des-Lions de Limoges

le 19 Novembre 1894

PAR

LE R. P. VAN DEN BRULE

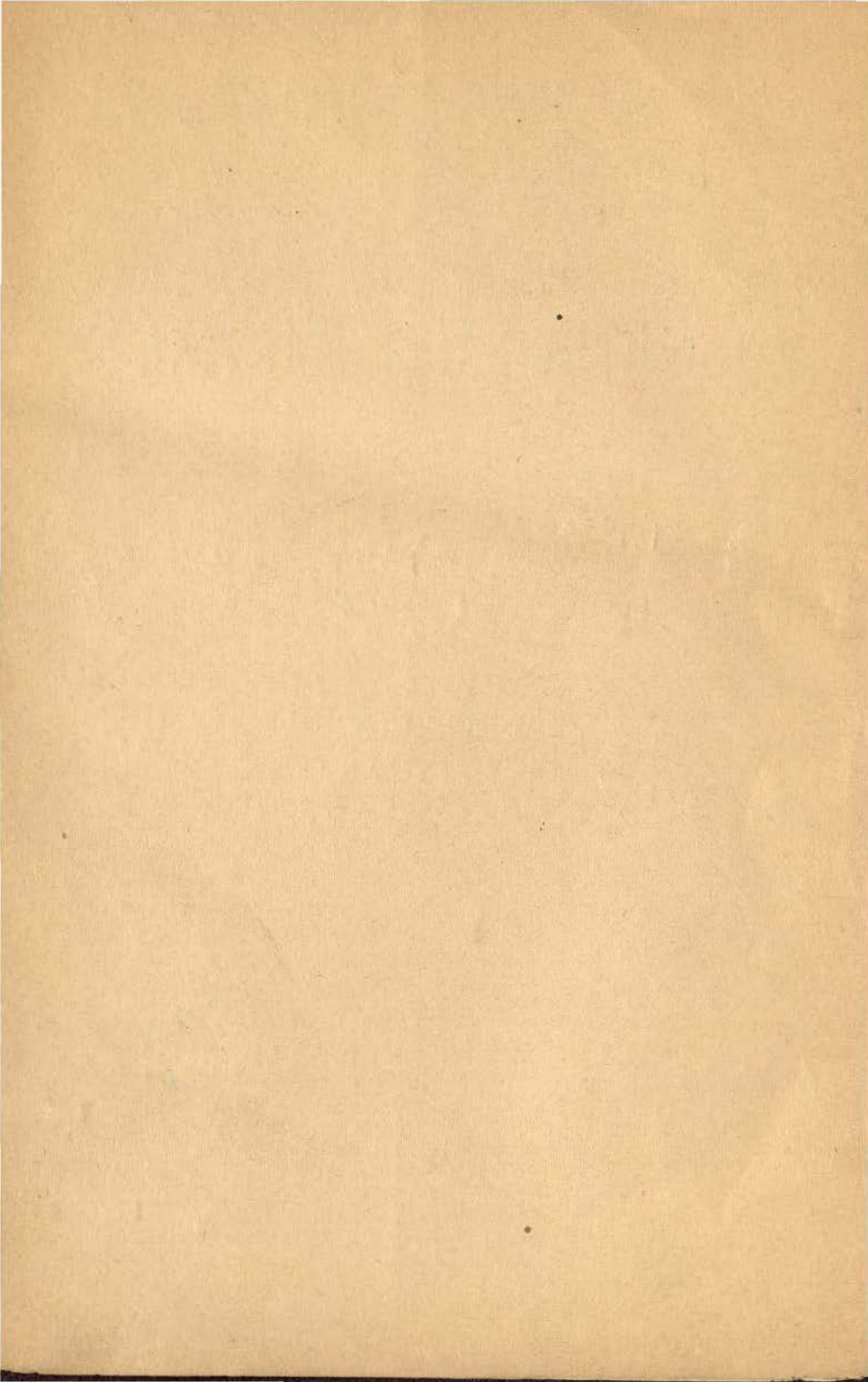
de la Compagnie de Jésus



LIMOGES

IMPRIMERIE PIERRE DUMONT

3, Rue du Clocher, 3



PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIAL

Te elegit ut sis ei in populum peculiarem.
Dieu t'a choisi pour que tu sois son peuple spécial.
(DEUT. 14, 2.)

EMINENCE,⁽¹⁾
MESSEIGNEURS, ⁽²⁾
MES FRÈRES,

Saint Martial a droit au titre d'apôtre, à la suite de saint Paul et de saint Barnabé, ces autres hérauts de la foi au premier siècle qui, pas plus que lui, ne comptèrent parmi les douze compagnons du Christ. La tradition le proclame; trois Conciles l'ont défini et trois papes l'ont authentiquement confirmé.

Or, qu'est-ce qu'un apôtre? Un apôtre, c'est un conquérant; non pas un conquérant de corps périssables, mais un conquérant d'âmes immortelles; non pas un de ces soldats ambitieux, qui, par la force des armes, usurpent un territoire, mais un de ces pionniers intrépides qui, par la force de la persuasion, s'emparent du plus sacré de tous les territoires, la conscience humaine, pour y faire régner la justice, sa légitime maîtresse; enfin, non pas un de ces ennemis cupides qui pressurent leur conquête pour en exprimer la

(1) Son Eminence le Cardinal BOURRET, Evêque de Rodez et de Vabres.

(2) Leurs Grandeurs: M^r LABOURE, Archevêque de Rennes; M^r RENOARD, Evêque de Limoges; M^r CATTEAU, Evêque de Luçon; M^r FRAYSSE, Evêque titulaire d'Abila, Vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie; M^r ROUGERIE, Evêque de Pamiers; M^r LAMOUREUX, Evêque de Saint-Flour; M^r BELMONT, Evêque de Clermont; M^r GUILLOIS, Evêque du Puy; M^r GILBERT, Evêque du Mans.

substance et s'en repaître avidement ; mais un ami généreux qui lui donne tout ce qu'il a, mieux encore, qui se donne à elle tout entier, jusqu'à ne lui pas refuser ses larmes ni son sang.

Il y a plus. Un apôtre surtout, ce n'est pas un conquérant personnel ; son nom l'indique, c'est un conquérant *envoyé*. Il part, il combat et il conquiert. Mais ce n'est pas pour lui-même, c'est au nom d'un maître dont il n'est que l'ambassadeur. En sorte que si Martial est venu, dès le 1^{er} siècle, conquérir la terre de Gaule, il y est venu envoyé par un roi qui la voulait, des premières, rattacher à sa couronne.

Vous me demandez : « Et quel roi envoya donc, et si vite, vers une si noble conquête, cet ambassadeur de choix qui se nommait Martial, Martial ! un vrai nom de soldat vibrant comme un éclat de fanfare ? » Quel roi ? Ah ! vous le savez bien ! Ce fut celui-là même que les siècles ont nommé le vrai roi de la France et dont nos rois mortels se proclamèrent longtemps les simples sergents : ce fut Notre-Seigneur Jésus-Christ. Oui, un jour, le Christ vivant encore de sa vie terrestre, mais pressé de conquérir un si vaillant territoire, appela un tout jeune enfant dont le regard brillait déjà d'une flamme guerrière : « Martial, lui dit-il, prépare-toi aux grandes luttes et aux grandes victoires. Et dès que tu seras prêt, tu traverseras les océans, tu escaladeras les hautes montagnes et tu me donneras cette nation qui est le plus beau royaume après le Ciel. Car c'est elle dont j'ai dessein de faire ma fille aînée ; c'est elle que j'ai choisie pour être mon peuple spécial. *Te elegit ut sis ei in populum peculiarem.* »

Dans ce peu de mots, mes frères, j'ai dit toute la gloire de Martial et toute la gloire de la France, deux gloires que le roi Jésus-Christ a faites inséparables, et que, partant, je ne séparerai pas dans ce discours.

Saint Martial, formé par le Christ à la conquête des Gaules ; saint Martial, conquérant pour le Christ le territoire des Gaules. Telles seront donc les deux parties que je donnerai à l'éloge du très illustre Martial, premier évêque de Limoges, premier apôtre de l'Aquitaine et premier conquérant de notre belle France.

MESSEIGNEURS,

Je suis sûr de répondre à vos intimes désirs en ne m'attardant pas à des louanges que vous méritez si bien et que dès lors vous aimez si peu. Au reste, ne seraient-elles pas superflues aujourd'hui ? Puisque, selon le mot célèbre, ce sont les évêques qui ont formé la France et qui la forment toujours, comme les abeilles composent leur ruche, en faisant le panégyrique d'un évêque de France, c'est le vôtre que je ferai du même coup.

Je prends seulement, avant de commencer, le temps de m'agenouiller devant vous, qui êtes les imitateurs plus encore que les successeurs de mon héros ; devant vous spécialement, Eminence, qui le faites revivre, je le sais, dans des pages dignes de lui parce qu'elles sont dignes de vous ; devant vous aussi, Monseigneur, que Dieu fit asseoir sur le siège de Martial, et qui, tout votre diocèse m'en est témoin, le glorifiez mieux encore par l'éclat de votre vie que par celui de ces incomparables fêtes.

Que vos bénédictions, Messeigneurs, se joignent donc à celles de Marie et de l'Esprit saint ; et, en me relevant, je me sentirai moins indigne et moins incapable de la tâche que l'obéissance m'a confiée.

Ave Maria.

PREMIERE PARTIE

Les premiers apôtres, quand Jésus-Christ les appela, étaient déjà des hommes faits. Tous, à part saint Jean peut-être, l'apôtre vierge et le disciple de l'amour, ne pouvaient offrir aux sublimes travaux de l'apostolat que des membres un peu usés par les rudes travaux de la campagne ou de la mer, et des esprits si mal préparés aux choses du ciel, qu'en mille rencontres, Jésus dut leur reprocher la façon terrestre dont ils comprenaient ses leçons, et que pour les rendre capables enfin de prêcher sa pure doctrine, il dut avoir recours aux miracles de sa toute-puissance.

Pour conquérir les Juifs et l'ensemble de la gentilité, il semble donc qu'aux yeux du Christ, c'était assez des restes d'une vie commencée parmi les soucis matériels d'une profession vulgaire.

Mais pour conquérir la nation privilégiée entre toutes, la nation à qui le Messie semble avoir dit ce que Jehovah disait autrefois à la nation Juive : Je t'ai choisie pour être mon peuple spécial ; la nation qui dans l'avenir, selon la parole d'un grand pape, devra « par mission spéciale accomplir les volontés de Dieu sur les peuples, et défendre l'Eglise contre les invasions des cupides et les déprédations des méchants », le Divin Roi y prit plus de garde. Il choisit entre tous un petit enfant, dont l'esprit fût encore souple et les membres encore malléables ; et le prenant près de lui, il se mit à le former doucement et patiemment, comme pour une œuvre plus délicate et plus importante.

Ecoutez en effet, mes frères, l'histoire, la simple histoire de votre Martial, et vous en conviendrez. Je ne citerai du reste aucun fait qui ne soit appuyé sur les leçons de la liturgie, le témoignage des saints, des papes ou des conciles et sur les monuments de la plus antique tradition. Que si certains esprits, nés pour la démolition savante, se levaient pour contredire tant de documents vénérables, eh bien, nous

attendrions pour y renoncer qu'ils en produisent d'aussi vénérables que les nôtres. *Melior est condicio possidentis* ; en histoire, comme en droit naturel, propriété vaut titre. Nous possédons la tradition ; nous la garderons, jusqu'au jour où quelqu'un pourra nous la reprendre, à armes égales et loyales. Je commence.

C'étaient quelques années seulement avant la vie publique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans la petite ville de Rama, au sein de la tribu de Benjamin, Marcellus et Elisabeth, des époux selon le cœur de Jéhovah, donnaient à la terre un petit enfant qu'ils destinaient au ciel. Ce petit enfant grandit sous la garde d'un foyer religieux ; et quand son esprit se fut assez ouvert pour entendre, non plus seulement les leçons du toit domestique, mais les leçons sublimes d'un grand maître, ses parents l'emmenèrent avec eux aux prédications de ce nouveau chef d'école qui remuait la Judée à coups de miracles, et qui par le seul attrait de sa doctrine entraînait jusqu'au désert les foules surprises et enthousiasmées. Ils partirent. Et quand tous trois eurent contemplé un moment et écouté le plus beau et le plus éloquent des enfants des hommes, touchés jusqu'au fond de l'âme, tous trois tombèrent à genoux en disant la grande parole : Je crois !

Jésus les regarda. Et voyant à ses pieds le jeune Martial, l'apôtre futur de son peuple, il appela Simon Pierre, le futur pontife de son Eglise, et il lui commanda de le baptiser de ses mains avec Marcellus et Elisabeth. C'étaient sans doute les prémices du ministère de Pierre ; et le premier apôtre de France se trouvait ainsi le fils aîné du premier pape de Rome.

Quand ce fut fait, Martial se releva ; et tandis que ses pieux parents s'en retournaient vers leur pays et vers leur foyer, lui, il resta ; et pour toujours il s'attacha aux pas de celui qu'un autre baptiseur avait salué comme l'agneau de Dieu. N'en avait-il pas le droit ? Il était vierge, et il avait juré de le rester ; or, un jour saint Jean l'évangéliste affirmera que, dans le ciel, les vierges suivront partout l'agneau immaculé ; il pouvait donc bien commencer dès la terre. En sorte que partout désormais, à côté du grave cortège des apôtres,

les foules contemplaient avec surprise ce petit enfant qui suivait le Maître, formant à lui seul un cortège bien cher au cœur de Jésus, celui de l'innocence aimable et de la jeunesse enthousiaste.

Pendant un jour Martial était venu au devant du Christ, à la tête d'une troupe bruyante de petits enfants, à qui sans doute, dans le zèle de son naissant apostolat, il avait vanté les caresses de son maître. Mais les apôtres, craignant que tant de bruit ne fatiguât Jésus, essayèrent de les écarter.

Jésus alors s'indigna, *indigne tulit* ; et il dit sévèrement aux disciples trop empressés : « Ah ! laissez venir à moi les petits enfants, et ne les arrêtez jamais ; car c'est à eux et à ceux qui leur ressemblent qu'appartiendra le royaume de Dieu. *Sinite parvulos venire ad me ; et ne prohibueritis eos ; talium enim est regnum Dei.* »

Puis, j'imagine qu'il prit par la main le chef de la troupe charmante, qu'il le fit asseoir sur ses genoux, et que, le caressant avec amour, il lui dit doucement : « Martial, mon cher enfant, j'ai formé sur toi de grands desseins, et c'est pour t'apprendre à les accomplir que j'ai commandé à mes apôtres de te laisser toujours approcher. Martial, mon très cher enfant, oui un jour tu pénétreras au sein du nouveau peuple de Dieu, *talium est regnum Dei*, et, quand tu y auras pénétré et que tu l'auras conquis, commande toujours qu'on laisse venir à toi les petits enfants ; mais surtout, dis-leur bien, là-bas, qu'ils ne resteront un grand peuple que tant qu'ils permettront à ces doux innocents d'approcher de leur ami Jésus ! »

Un autre jour, les apôtres avaient demandé : Qui donc, Seigneur, sera le plus grand dans le royaume des Cieux ?

Jésus, prenant de nouveau par la main son jeune compagnon, le dressa au milieu de ses disciples : « En vérité, leur dit-il, je vous le dis, si vous ne devenez semblables à ce petit enfant que voici, vous n'entrerez même pas dans le royaume des Cieux. Quant au plus grand de ce royaume, ce sera l'homme qui se sera fait humble comme lui. *Quicumque ergo humiliaverit se sicut parvulus, hic est major in regno cœlorum.* »

Puis, je le vois encore, le doux précepteur, faisant

asseoir son enfant sur ses genoux paternels, et lui disant tout bas, parmi ses ineffables caresses — *cùm complexus esset*, nous dit l'évangile : « Martial, mon enfant, reste humble toujours comme aujourd'hui, et, plus tard, je te ferai entrer dans mon royaume terrestre. Et, parce que tu y seras entré le plus petit, tu en sortiras le plus grand; *major in regno cœlorum*. Mais dis-leur bien, mon très cher fils Martial, qu'à la condition seulement de s'humilier sous ma main, de rester soumis à ma loi, et de me reconnaître toujours comme leur légitime souverain, ils demeureront, à travers les siècles, le premier de tous les peuples du monde ! »

Un autre jour encore, une immense multitude avait suivi Jésus au-delà du lac de Tibériade. Quand le soir se fut avancé, Jésus se retourna, et, voyant cette foule qui était à jeun depuis le matin, il en eut compassion : « *Misereor super turbam*, dit-il; j'ai grande pitié de ces hommes. Mais où donc trouverons-nous assez de pain pour les rassasier ? » André, frère de Pierre, répondit : « Il y a ici un enfant qui porte cinq pains d'orge et deux poissons. Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Et cet enfant, vous l'avez deviné, c'était toujours Martial, le petit compagnon de Jésus. Jésus le fit donc approcher, bénit sa corbeille, et, de son contenu, rassasia cinq mille hommes.

Mais ce n'était pas tout. Il fallait bien aussi nourrir son jeune disciple. Il dut donc le faire asseoir près de lui, et, tandis que la multitude, répandue sur le gazon, refaisait ses forces en bénissant son Sauveur, Jésus se mit à épancher son cœur dans le cœur de Martial, assez grand déjà pour le comprendre et pour le vouloir consoler : « *Misereor super turbam*, disait-il. Martial, mon doux enfant, j'ai le cœur rempli de compassion pour cette foule immense qui, là-bas, par-delà les monts et les mers, s'abîme dans un culte impie, et meurt de faim, faute d'avoir rencontré la seule nourriture qui la pourrait rassasier. Ah! ce peuple si fier, ce peuple dont je veux faire mon peuple, ce peuple que j'aime au-dessus de tous les autres, qui donc lui portera le pain de vie ? Qui donc lui portera la parole qui nourrit l'âme et la rassasie ? Qui donc, mon enfant ?... Ah! Martial, merci! Dans la flamme de ton regard j'ai lu ta réponse. Oui, ce sera toi !

Promets-moi donc, qu'un jour, tu t'en iras vers lui, seul s'il le fallait, portant comme aujourd'hui ta corbeille remplie, non plus d'une nourriture terrestre, mais de l'aliment divin de mon évangile et de mon eucharistie. Et va, sois tranquille, je saurai multiplier ce pain comme celui que tu portais ce soir. Et il y en aura assez pour rassasier tous mes fils. Martial, promets-moi donc d'aller le conquérir en mon nom. Et, quand ce sera fait, ô mon conquérant, dis-leur bien que le jour où, détournant leurs lèvres avides du seul pain qui puisse donner la vie véritable, ils s'en iront ramasser le pain des fausses doctrines et des erreurs corruptrices, ce jour-là ils mourront de faim, et c'en sera fait de mon peuple! »

Et l'enfant, avide de pareilles leçons, suivait son divin précepteur jusques aux plus intimes mystères de sa vie mortelle. C'est saint Abbon de Fleury qui l'affirme : « Martial, dit-il, fut le convive de Jésus à la cène mystique; il ramassa les restes du pain céleste, puis, tout rayonnant de joie, il présenta les linges au Sauveur, quand celui-ci se leva pour essuyer les pieds des apôtres. Plus tard, il se trouvait au cénacle, à l'heure même où Thomas s'en était un moment séparé, et, toujours au milieu du chœur des apôtres, il reçut le don des langues et les grâces de l'Esprit Saint. »

Et l'ardent disciple sortait de si touchants mystères et de si fortifiants entretiens, tout brûlant de saints désirs, et n'ayant au cœur qu'une ambition : conquérir bientôt ce royaume lointain qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aimait déjà, afin de le déposer, comme des dépouilles opimes, aux pieds de son cher maître en disant : « O mon Roi, voici votre peuple. Recevez-le de ma main, et soyez à jamais son seul Roi! »

Allez en effet, ô Martial, serviteur virginal du Christ, allez toujours vers le guide infatigable de votre âme. Et puisque c'est votre droit de vierge, suivez l'agneau partout et ne le quittez jamais.

Hélas ! un jour l'agneau de Dieu remonta vers son Ciel. Et parce que l'heure de la patrie n'avait pas sonné pour Martial, l'enfant vierge ne put le suivre jusque-là. Et le voici, triste et seul, dans la douloureuse vallée de l'exil!

Ah ! qui dira les larmes du petit orphelin ? Qui répètera

les cris qu'il dut pousser au mont des Olives, vers ce Ciel qui lui avait ravi son cher maître ? Le pauvre enfant ! Que va-t-il devenir sans son guide ? Il n'a pas 16 ans ! Qui donc continuera à le diriger jusqu'à l'âge de la conquête ? Et quand cet âge sera venu, qui donc lui commandera : « Va, et donne-moi mon peuple ! »

Rassurez-vous, mes frères. Celui qui, avant de s'envoler, avait eu soin de confier sa mère au disciple de l'amour, ne pouvait oublier son enfant ; il le confia donc au disciple de la foi. Et son dernier conseil, je devrais dire son testament paternel, fut sans doute celui-ci : « Martial, mon très cher fils, je dois retourner vers mon père. Mais si tu veux même dans l'exil, ne me quitter jamais, demeure inviolablement aux côtés de mon apôtre Pierre, jusqu'au jour où te sachant prêt, il t'enverra en mon nom vers le peuple qui doit être le soldat du sien. »

Et l'enfant resta en effet aux côtés du vicaire visible de l'invisible Christ ; il s'attacha constamment à ses pas, comme il s'était attaché jusque-là aux pas de son Jésus ; il ne le quitta ni pendant les cinq ans que Pierre passa sur le siège de Jérusalem, ni pendant les sept autres qu'il passa sur celui d'Antioche ; et lorsque enfin, le premier des papes alla prendre possession pour la première fois de la Rome éternelle et intangible, sur le frêle esquif qui le portait, Martial était assis, étroitement serré contre lui. Et c'était à la fois un enseignement et une prédiction. Car un jour, le peuple dont Martial sera le pacifique conquérant, et dont il est déjà le représentant autorisé près de Pierre, aura lui aussi sa place marquée aux côtés du chef universel de l'Eglise ; il entrera à sa suite dans la capitale du Pontife, devenu roi par l'investiture de l'épée des Francs, et s'il veut faire honneur jusqu'au bout à son incomparable mission, toujours comme un soldat, il devra monter la garde aux portes de l'inviolable domaine. Mes frères, vous me demandez s'il l'a fait toujours. Ah ! vous le savez bien : il l'a fait souvent ; et j'y compte, il n'en a pas fini avec ses inaliénables devoirs !

Martial était donc à Rome en compagnie de l'apôtre Pierre. Là, il avait construit un petit oratoire, aux bords de

la Via lata. Et comme s'il n'avait d'autre ambition ici-bas, toujours aux côtés du Pape, il prêchait l'Évangile de Jésus-Christ, et il le prêchait avec une telle éloquence, que sa modeste église ne pouvait plus contenir la foule de ses néophytes.

Et cependant, les jours succédaient aux jours. Les années et les labeurs avaient mûri peu à peu le front de l'adolescent. Sa vaillance comme sa foi s'étaient assez confirmées au contact du vicaire de son Roi pour qu'il pût tout seul, quand il le voudrait, affronter les fortes batailles et remporter les victoires décisives. Martial, que faites-vous donc ? Qu'attendez-vous ? La Gaule ne vous appelle-t-elle pas ? N'a-t-elle pas besoin de vous pour être sauvée ? Martial, que faites-vous ?

Mes frères, il attend le signal de Pierre, infailible organe de son Roi.

En effet, un an après son entrée dans la capitale chrétienne, Pierre le fit appeler, et lui montrant du doigt, par delà les espaces, les hautes montagnes qui se dressaient comme d'infranchissables barrières, au nord de la péninsule italique, il lui dit enfin le mot qui confère les missions divines : « Apôtre du Christ, va, au nom du Christ, de l'autre côté de ces monts, et conquiers la Gaule à ton maître. Va ! car c'est elle que le Christ a désignée pour ton champ d'apostolat et pour son peuple spécial. *Te elegit ut sis ei in populum peculiarem.* »

Martial était prêt. Il partit selon la recommandation du maître, sans prendre seulement le loisir de ramasser un bâton sur lequel, en route, il pût appuyer ses pas fatigués. *Nihil tuleritis in via, neque virgam.* C'est bien, Martial, vous avez obéi à la lettre. Pourtant demain, vous reviendrez, afin de réclamer le bâton de missionnaire et de pasteur sans lequel vous ne pourrez rien pour le Christ.

Pierre, en l'envoyant, lui avait donné pour compagnons deux grands serviteurs de Dieu, Alpinien et Austriclinien. Or, à peine tous trois eurent-ils touché le territoire de Colle d'Elsa, une petite ville de Toscane, qu'Austriclinien, frappé soudain par un mal mystérieux, s'assit sur le bord d'un sentier et dans un soupir, souffla son âme vers Dieu.

Martial se sentit ébranlé. Dans son excessive modestie, il ne se croyait pas capable d'accomplir, sans ses deux soldats, les magnanimes desseins de son maître. Il se retourna donc, et, courant d'une haleine jusqu'à Rome, il alla se jeter aux pieds de son Pontife et de son Père. Celui-ci se contenta de lui donner son bâton en disant : « Emporte-le, mon enfant. Avec lui tu toucheras le cadavre d'Austriclinien et tu verras la puissance du Dieu qui t'envoie. »

Le disciple de Pierre, plus obéissant que jadis celui d'Elisée, se remit en route aussitôt, appuyé sur cet infrangible bâton de voyageur. Il fit ce qui lui avait été commandé et à l'instant le mort se leva et le suivit.

O Martial, apôtre du Christ, conquérant intrépide de notre vieille Gaule, vous fîtes donc bien de revenir une dernière fois vers le centre de l'unité catholique. Pour les grandes luttes, il manquait une arme à votre bras, une arme si divinement puissante, que nul ennemi ne lui pût résister, pas même l'invincible mort. Cette fois, vous pouvez partir, vous l'avez !

Ah ! cette arme, c'est une épée ; mais ce n'est pas l'épée meurtrière des conquérants humains, car elle ne sait pas tuer ; bien loin de là, elle donne la vie à qui ne l'a pas, et, à qui ne l'a plus, Austriclinien vous l'a bien prouvé, elle la rend.

Cette arme, c'est aussi un sceptre, mais ce n'est pas non plus le sceptre des rois de ce monde, ce pauvre bâton d'or, si horriblement court qu'il ne peut atteindre jusqu'aux âmes ; si tristement débile que le vent des révolutions suffit à le briser.

Cette arme enfin, c'est une houlette de pasteur, mais une houlette comme on n'en connut jamais jusqu'à Pierre, si longue qu'elle atteint jusqu'aux limites du troupeau de Dieu, pour le protéger, si forte surtout, que pour les chasser, elle frappe sans se rompre jamais, les loups le plus cruellement ravisseurs. Vous pouvez donc partir, ô Martial ! avec une telle arme vous vaincrez !

Mais la bonne arme, cette loyale épée, ce sceptre puissant, cette irrésistible houlette, qu'en-avez vous fait aujourd'hui, ô conquérant ? Je la cherche. Où est-elle ?... Où est-elle ? Car jamais en fût-il plus besoin qu'aujourd'hui !

Aujourd'hui les loups se sont jetés de nouveau sur le troupeau de Dieu ; de leurs dents féroces, ils ont arraché les tendres agneaux jusque dans les bras de leurs mères ; ils les ont emportés vers je ne sais quels pâturages empoisonnés, où ils les nourrissent de mensonges. Puis ils ont immolé les brebis qui voulaient défendre leurs agneaux, ou du moins ils les ont mises hors d'état de les défendre. Quant aux pasteurs, pour qu'on n'entende plus leurs cris, ils les ont dispersés ou affamés ; et s'ils crient toujours, ils les chasseront demain, ou bien ils les poursuivront sans merci jusqu'au jour où, meurtris et fatigués, ils laisseront passer l'injustice sans protestation !

Encore une fois, où est le bâton de Pierre ? Ah ! qu'on nous le rende, afin qu'aux mains d'un nouveau Martial, il écarte les loups, ressuscite les brebis et sauve enfin tout le troupeau !

Où est-il, et qui donc nous le rendra ?

Ah ! ce sera vous, Messesseurs. Car pourquoi donc cherché-je la bonne arme ? N'est-elle pas entre vos mains d'évêques ? Depuis Martial, n'a-t-elle point passé de mains en mains, jusqu'à vous ? Ah ! je n'ai donc plus peur de rien ! Avec elle, comme Martial, Messesseurs, vous vaincrez !

SECONDE PARTIE

Qu'était donc cette nation privilégiée à qui le Prophète avait dit par delà le Calvaire, croyant ne le dire, en deçà, qu'à l'ancien peuple Juif : Dieu t'a choisie pour être son peuple spécial ?

En ce temps-là, mes frères, resserrés, mais au large, entre les Germains, les Bretons, les Ibères et les Italiens, puis entre les flots mugissants de trois mers, vivaient sur un sol presque inculte, parce qu'ils laissaient aux femmes le soin de le cultiver, des hommes, issus de Japhet par leur origine celtique, que les Grecs appelaient Galates et les Romains, Gaulois. Ces hommes étaient braves dans les combats ; ils semblaient ne point faire cas de la vie ; ils se riaient de la mort ; et quand ils avaient la bonne fortune de rencontrer des ennemis plus nombreux et plus forts qu'ils ne l'étaient eux-mêmes, c'était en poussant des cris de joie qu'ils s'avançaient à la bataille et qu'ils vainquaient ou tombaient, aimant mieux mourir que de reculer d'un seul pas.

Une religion faite de sang était venue accroître encore leur mépris de toute vie humaine. La nuit, dans la profondeur des forêts antiques, éclairés seulement par quelques torches blafardes, ils se réunissaient au pied d'un grossier dolmen ou d'un menhir qui dressait sa pointe vers le ciel. Un druide, sorte de pontife initié aux horribles mystères des Indous, immolait sous leurs yeux à son dieu Teutatès des victimes humaines. Puis les ovates venaient interroger les entrailles encore chaudes qui palpitaient entre leurs doigts, et déclaraient au nom de la divinité qui s'y révélait, que ceux-là seuls qui auraient répandu le sang de leurs ennemis, pourraient entrer un jour dans le ciel gaulois. Et quand l'enthousiasme était à son comble, des bardes s'avançaient, et sur un rythme sauvage, chantaient les joies cruelles de cet Olympe, où les vainqueurs ayant emporté avec eux au-delà du tombeau leurs armes, leurs chevaux et leurs chars

de guerre, se livrent encore à des combats sans danger mais non sans gloire, et se reposent ensuite dans des orgies bruyantes, en buvant l'hydromel dans le crâne de leurs ennemis.

Et lorsqu'ils sortaient de là, les Gaulois se sentaient prêts aux plus difficiles et aux plus sanguinaires entreprises.

Voilà donc le peuple sur lequel Jésus-Christ a jeté les yeux pour en faire son peuple de choix ! Qu'en pensez-vous, mes frères ? Eh bien, pour moi, il me semble qu'il a bien choisi. Car ces hommes sont assez barbares pour que la main de Dieu soit bien manifeste le jour où ils se courberont sous le joug d'un pacifique évangile. Ils sont assez vaillants aussi pour que ce jour-là, rien ne les puisse empêcher d'accomplir les desseins du Christ sur le monde.

O Martial, venez donc. La conquête sera rude. Mais ses fruits seront dignes de vous et de votre Roi !

Là-bas, en effet, du côté de l'Italie, au pied des mourantes assises des Alpes, un homme s'avance, appuyé sur un bâton, vêtu d'une robe usée, pieds nus comme un misérable, ne se nourrissant que de morceaux de pain qu'il a mendiés, et ne buvant que l'eau des fontaines qu'il a rencontrées.

Pourtant, sous sa chevelure en désordre, on voit briller un regard de feu et des traits doucement mais invinciblement énergiques. Sous ses vêtements rapiécés, on devine un soldat et un conquérant. Et l'on sent bien que cette sorte de mendiant a confiance dans l'avenir, et que, pour accomplir une mission surhumaine, il compte sur d'autres forces que les siennes, il compte sur la toute-puissance de celui dont il n'est que l'envoyé.

Martial, vous avez raison. Dieu vous envoie. Il vous rendra plus fort que ce peuple de granit.

Ah ! qui pourrait peindre les rapides victoires de cet étrange conquérant ? Il n'y a pas un siècle, César traversait cette même Gaule à la tête de bataillons innombrables. Mais que sa marche était lente, auprès de la course de ce soldat sans armes, suivi seulement de deux compagnons aussi misérables et aussi désarmés que lui ! En vérité, mes frères, dans aucune des annales militaires de l'humanité, vous ne trouverez de bulletin de victoires comparable à celui qu'il faudrait écrire maintenant !

Ecoutez : Martial, « Martial de nom comme d'effet », selon le mot du cardinal Pie ; car, ajoute-t-il, « aux époques de formation, les noms sont sacramentels, et ils décèlent les caractères. » Martial donc traverse en courant les provinces méridionales de la Gaule.

Courant toujours, il pénètre jusqu'en Aquitaine, mais sans s'arrêter encore. Comme un capitaine sûr de vaincre qui vole d'abord vers la capitale ennemie, il a hâte d'arriver au cœur du pays qu'il doit conquérir, afin de rayonner ensuite sur toutes ses provinces et de les réduire. Mais cette course n'a pas été si précipitée qu'il n'ait eu le temps, dans la trouée qu'il faisait, de forcer le front de cent idolâtres à se courber devant le drapeau victorieux de son maître, je veux dire devant la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cependant, le voici aux limites du Limousin. A Toulx, près de Boussac, il chasse le démon qui s'était emparé de la fille du comte Arnoul ; il rappelle à la vie le fils du gouverneur Nerva. Et tous deux, en passant, il les jette avec leurs maisons aux pieds de son divin Roi.

Il poursuit. Au bourg d'Ahun, il se mesure seul avec la cohorte des prêtres de Teutatès, et tombe d'abord, baigné dans son sang et laissé pour mort, sous la brutalité de leurs coups ; mais bientôt il se relève et il convertit ses bourreaux.

Il poursuit toujours, et le voici à Limoges, la plus peuplée des villes du centre. Il s'y arrête enfin, et sous l'inspiration d'en haut, y dressant son siège d'évêque, il en fait le centre de ses opérations militaires.

Ah ! certes, ne croyez pas que ce soit pour s'y reposer. A peine arrivé il élève l'autel du Christ, en face de l'autel de Teutatès, et, à l'encontre du culte sanguinaire des druides, il prêche la religion du Dieu de la paix.

Les prêtres de l'idolâtrie essaient bien de lui résister. L'un d'entre eux, nommé Aurélien, après l'avoir maltraité, le fait même jeter en prison. Mais c'est vainement. Aurélien est frappé de la foudre, et c'est son prisonnier, redevenu libre, qui le ressuscite, le baptise, se l'attache, et le nommera, en mourant, son successeur sur le siège épiscopal de Limoges ; si bien, mes frères, qu'en ces fêtes anniversaires de la grande conquête, vous avez acclamé en un même cri de

triomphe Aurélien, le noble vaincu, et Martial, son magnanime vainqueur.

J'ai parlé d'acclamations aux vaincus. Un jour, Valérie, fille de Léocadius, l'ancien gouverneur des Lémovices, et fiancée d'Etienne, le successeur de Léocadius, a entendu l'irrésistible conquérant ; et, tandis que descendaient dans son âme ces paroles inentendues jusque-là, elle s'est prise à aimer le Christ et à désirer à tout prix la virginité qu'on vient de lui révéler, et qui, de fiancée d'un prince de la terre, fera d'elle la fiancée du roi des Cieux. Vaincue à son tour, elle demande donc le baptême, et, quand Martial le lui a conféré, elle revient vers Etienne et lui déclare qu'elle n'aura jamais d'autre époux que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A cet aveu, Etienne, emporté par une rage aveugle, commande à ses soldats d'immoler celle qui lui fait un pareil affront. Les soldats obéissent. Et notre vieille terre de Gaule, que dis-je ? mes frères, la terre même que vous foulez ici, est arrosée par le sang de la première vierge-martyre d'Occident.

Honneur à Valérie la vaincue ! Car à peine la bonne et forte terre eût-elle été imprégnée de son sang, qu'elle se mit à germer en une magnifique moisson de chrétiens, et que, par un prodige de fécondité toute divine, son premier fruit fut Etienne même, l'impitoyable bourreau. En sorte que, peu de jours après les royales épousailles de la vierge martyre, on vit le chef des tribus lémovices, vaincu soudain par le Dieu de Valérie, préluder quatre siècles plus tôt, à ce que fera un jour, vaincu par le Dieu de Clotilde, le chef de toutes les tribus gallo-franques ; on le vit, dis-je, tomber à genoux avec ses soldats et son peuple, aux pieds d'un autel chrétien, et recevoir le baptême des mains conquérantes de l'évêque Martial.

Honneur donc, honneur encore à Etienne le vaincu. Acclamations à Aurélien, à Valérie, à Etienne, le triple trophée de Martial le vainqueur !

Limoges était conquise. Et son conquérant, s'élançant de ce nouveau boulevard de la foi, pouvait reprendre sa course à travers l'Aquitaine et la Gaule. Il le fit. Et le voici qui conquiert successivement Poitiers, Angoulême, Bordeaux, Cahors, Toulouse et cent autres villes. En passant,

il élève des sanctuaires à Marie, reine des Gaules, sur les sommets du Puy, de Rodez, de Mende, de Clermont et de Rocamadour. Il avance toujours. Et comme César installait ses lieutenants, il installe des prêtres dans chaque ville conquise, et dans quelques-unes, des évêques. Mais il ne s'arrête pas. Il va, et si bien qu'après quelques années seulement d'une telle campagne, malgré les efforts désespérés de Satan, il a fait de l'Aquitaine un des plus riches et des plus solides domaines de son divin roi Jésus-Christ.

Encore une fois, mes frères, connaissez-vous quelque part un pareil bulletin de victoires ?

Martial n'avait que 59 ans, mais de si rudes combats avaient épuisé avant l'âge, non point l'âme ni le cœur, mais les membres mortels du soldat de Dieu. Et Jésus-Christ était venu l'arrêter sur sa route en lui disant : « C'est assez, ô mon conquérant ! viens, l'heure de la récompense a sonné ! »

A cette révélation, Martial revient en hâte vers Limoges. Comme un père au cœur plein de tendresse, il veut se coucher dans la mort au milieu de ses plus chers enfants, afin que, s'envolant de leurs bras, il puisse leur laisser, comme un palladium, sa dépouille de triomphateur. Arrivé ici, sentant que son dernier moment est venu, il commande qu'on le porte, presque agonisant, au sanctuaire qu'il consacra jadis au diacre Etienne ; de là, il lève une fois encore vers la couronne qui l'attend ses regards à demi éteints, et, d'une voix mourante, il adresse cette dernière prière à son maître : « O Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, je te recommande ce peuple que j'ai conquis par ta grâce et que tu as racheté par ton sang. » Puis, comprenant que le testament d'amour dont vous êtes le legs, mes frères, a été ratifié par le Christ, comme lui il meurt en disant à son père : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

O Limoges, ville privilégiée entre toutes, quelle cité française ne te porterait pas envie ? D'autres furent arrosées par les sueurs de vaillants apôtres et par le sang de glorieux martyrs. D'autres furent évangélisées par des saints de marque et illustrées par des hommes de génie. Et chacune d'elles à raison de s'en montrer fière.

Mais toi, tu fus mieux partagée. Tu fus enfantée à la foi chrétienne par le premier apôtre et par le premier évêque

de France, au point d'être appelée par un célèbre concile la première de toutes les églises de la Gaule : *prima omnium Ecclesiarum Galliæ*. Et tu fus préférée par l'enfant préféré du Christ, au point que nous avons le droit aujourd'hui de t'appliquer, en en changeant le sujet, la parole de l'Esprit Saint qui m'a servi de texte : *Te elegit ut sis ei in populum peculiarem* : L'apôtre Martial t'a choisie pour être son peuple spécial.

En vérité, qui n'envierait tant d'honneur ? Pour moi, ô Limoges, sœur aînée de nos églises de France, je le proclame en présence de tes fils, ambitieux de partager avec eux toutes ces gloires, pendant ces neuf jours j'ai souhaité cent fois de t'avoir pour mère !

L'âme virginale de l'apôtre est allée retrouver l'agneau, cette fois pour ne plus le quitter. Mais sa glorieuse dépouille est restée parmi nous. Elle est là, et je la vois, à travers mes larmes, sous le magnifique tombeau que lui éleva votre amour.

O dépouille du grand conquérant, palladium de la ville et de la France, tout cendre que vous soyez, quand viendront pour vos enfants ou le danger ou le malheur, pourrez-vous demeurer insensible et inerte sous votre inutile mausolée ? Saint Paul disait de la première des hosties humaines, que morte depuis 4,000 ans, elle parlait encore, *defunctus adhuc loquitur*. Mais vous qui êtes vivantes (les cendres des saints ne meurent pas), ne ferez-vous pas mieux que de parler ? Tout en demeurant dans le majestueux silence du sépulcre, n'agirez-vous pas, et ne poursuivrez-vous pas, contre nos oppresseurs, votre course victorieuse de conquérant ? Voyez, la conquête n'est pas achevée, il s'en faut ; du fond de ce monument de marbre, n'allez-vous pas la parfaire ?

Mes frères, poser ces questions, c'est y avoir déjà répondu.

Aussi, pourquoi faut-il que le temps, plus rapide que ma parole, me défende de suivre avec vous, à travers les siècles, cette conquête posthume de Martial, plus glorieuse peut-être que la première, qui, des Gaulois vaincus passant aux Francs leurs vainqueurs, pour les civiliser en les christianisant, puis des vieux Francs à nos modernes Français, pour les maintenir dans la vraie foi et dans la vraie gloire,

quand la France fut enfin formée, l'aidait à triompher de ses ennemis, et à rester toujours la grande nation qu'il fallait pour être, en face des adversaires du Christ, le soldat respecté de son vicaire.

Vous verriez la procession de nos vieux monarques se dérouler majestueusement devant les restes qui sont là, y ramasser avant la bataille la force de vaincre, et, après la victoire, y déposer son butin en chantant, comme une action de grâces, la vieille acclamation de nos pères : *O quam gloriosus est miles sanctus Martialis!* Gloire, gloire à jamais au soldat saint Martial !

Vous verriez Clovis, le premier roi très chrétien, proclamer devant ses Francs comme devant ses tributaires, qu'il doit la conquête de la Guienne, et la déroute des Goths à la victorieuse dépouille qui repose ici et chanter à sa manière toujours la même acclamation : *O quam gloriosus est miles sanctus Martialis!* Gloire, gloire à jamais au soldat saint Martial !

Vous verriez Pépin le Bref, Charlemagne, Louis le Débonnaire, Charles le Chauve, Louis IX le Saint, Philippe le Hardi, Charles VII le Victorieux, qui sais-je encore ? Louis XI, Henri IV, la fleur enfin de nos anciennes dynasties françaises, s'agenouiller tour à tour, avec la fleur de leur chevalerie, sur les degrés de ce sépulcre, et afin d'affirmer à tous la puissance du mort qui y est enfermé et qui, de là, envoie la victoire, jeter toujours à ses pieds, avec des dons royaux, la même acclamation triomphante : *O quam gloriosus est miles sanctus Martialis!* Gloire, gloire à jamais au soldat saint Martial !

Ah ! vous verriez surtout, mes frères, à l'une des heures les plus critiques de notre histoire nationale, la pauvre France agonisante, arrachée soudain à la mort par son bon soldat saint Martial. A cette heure-là, nous n'avions plus que des débris et des lambeaux de patrie. Mais grâce à Dieu, Limoges, l'écrin de saint Martial, était parmi ces débris. Or, tandis que l'on y gémissait sur les ruines de ce qui allait devenir une province anglaise, Barthélémy, abbé de saint Martial, eut une inspiration soudaine. Il annonça que le 8 juin 1424 il ferait, dans les rues de la ville, une ostension du grand apôtre, afin d'implorer le secours de celui qui,

après le Christ, ayant fait la France, seul après lui, était capable de la refaire. De toutes parts on répondait à son appel; et l'ostension fut un tel triomphe que le bon soldat semblait avoir recommencé à travers sa nation sa course conquérante d'autrefois.

Or, mes frères, cette année-là même, durant le même été, nous apprend l'histoire, qui sait? peut-être le même jour, à l'est de la Patrie, vers les marches de Lorraine, une petite paysanne de 13 ans, occupée à garder les troupeaux de son père, entendit près d'elle des voix mystérieuses qui l'appelaient : « Jeanne la Pucelle, fille de Dieu, mets ta confiance au Seigneur; Jeanne, il faut que tu ailles en France! » La petite paysanne se retourna et ne vit personne. Mais comme elle attendait, perdue d'anxiété, soudain, dans un nimbe lumineux, elle entrevit une ombre au majestueux visage. « Je suis l'archange Michel, dit l'apparition. Et je viens te commander, de la part de Dieu, d'aller au secours du Dauphin, afin que par toi il recouvre son royaume! »

Jeanne voulut répondre : « Je ne suis qu'une pauvre fille, ne sachant ni chevaucher, ni mener la guerre. » Les voix insistèrent. Et elles revenaient chaque jour, lui répétant opiniâtrément : « Jeanne, va en France! Va en France! »

Elle obéit enfin. Et après cinq années, une rapide campagne où tout fut surnaturel, Jeanne la Pucelle se tenait debout dans la basilique de Reims, aux côtés de Charles VII le dauphin, que l'on sacrait roi de France, tenant à la main, au-dessus des têtes, son béni étendard, où les noms de Jésus et de Marie, mariés aux lys de France, attestaient que le royaume qu'elle venait de rendre à ses rois, était avant tout le royaume du Christ et de la Vierge!

Il restait à rendre grâce à celui qui semblait avoir suscité la Pucelle. Charles n'y manqua point. Il vint à son tour s'agenouiller sur ce marbre. Et pour bien marquer qu'il se croyait redevable à Martial aussi bien qu'à Jeanne, et de sa victoire et de sa couronne, comme à elle, il lui donna ses lys, faisant ainsi de vos armes, mes frères, les plus belles peut-être qui soient parmi les cités; le visage de l'apôtre des Gaules surmonté des fleurs de lys de la France! Et c'était sa manière de chanter lui aussi son acclamation, et de la chanter d'une voix que tous les siècles puissent entendre :

O quam gloriosus est miles sanctus Martialis ! Gloire, gloire à jamais au bon soldat saint Martial ! qui après avoir fait la France, l'a refaite !

Aussi, mes frères, vous avez raison de déposer ce soir l'étendard de Jeanne la guerrière sur le tombeau de Martial le conquérant. Si Jeanne eût survécu au triomphe qu'elle avait préparé, je le crois, elle fût venue elle-même le déposer sur ces cendres d'où elle était née. Offrez-le donc tout à l'heure en son nom. Et vous, ô Martial, recevez-le de nos mains, puisque c'est vous qui le mîtes jadis au poing de la libératrice, vous avez le droit de le reprendre et de le garder. Mais, nous vous en prions, que ce soit seulement pour nous le rendre quand il faudra.

Hélas ! ne semble-t-il pas qu'aujourd'hui nous soyons revenus au temps malheureux de Charles VII et de l'invasion étrangère. L'hérésie, l'athéisme, le rationalisme, ces ennemis féroces, aidés de leur hideux cortège d'immoralité, ont mutilé la patrie ; et ce qui nous en reste, ce ne sont plus que des lambeaux de la France chrétienne. Et comme au siècle de Jeanne, tandis que nous gémissions sur des ruines, nous avons levé le regard en haut, en appelant à grands cris un sauveur. Le sauveur appelé viendra-t-il ? Et serons-nous encore une fois relevés. Voilà la clameur pleine d'angoisse qui s'échappe de ces milliers de poitrines qui respirent en ce moment sous mon regard. Le sauveur viendra-t-il ? Serons-nous relevés ? Mes frères, hier je n'en savais rien, mais ce soir je puis vous répondre :

« L'élévation ou la décadence du peuple Français, a écrit Baronius, dépend du culte qu'il rend à ses saints, ou de l'oubli qu'il en fait. » Et chaque page de notre histoire a confirmé cette affirmation d'un étranger.

Ah ! s'il en est ainsi, le sauveur viendra donc ! Car vous êtes revenus aux pieds de votre Martial. Car vous lui avez rendu un culte digne de ses bienfaits ! car vous lui avez fait de telles fêtes, que peut-être, au temps les plus glorieux de nos annales, il n'en vit jamais de semblables !

Ah ! c'est donc que l'heure a sonné enfin où la France va se réveiller dans sa vieille gloire ! C'est donc qu'elle n'en a pas fini avec ses glorieuses destinées, et que nous pouvons lui adresser, pleins d'espoir, la parole tant de fois répétée :

Te elegit ut sis ei in populum peculiarem. O France, le Christ t'a choisie pour que tu sois son peuple spécial, et que tu le demeures à jamais.

Et c'est pourquoi, ô Martial, soldat de Dieu et de la France, préparez déjà l'étendard de Jeanne que nous vous offrons. Et quand bientôt vous aurez trouvé dans votre cher pays, s'il se peut dans votre chère cité, la main assez pure et assez forte pour le pouvoir porter, remettez-le lui en disant : En avant pour la France et pour Dieu.

Ainsi soit-il !

A. M. D. G.



